

MARIANNE PEARL

« J'AI ÉCRIT CE LIVRE POUR QUE DANIEL PARLE ENCORE »

ELLE. Vous n'envisagez pas de revenir en France ?

M.P. Je n'en suis pas encore à faire des projets. Je fonctionne par mission.

ELLE. Un moment, votre mission vous a poussée à vouloir prendre la place de Daniel Pearl auprès de ses ravisseurs.

M.P. Je ne me suis jamais trompée dans mes sentiments, c'est le message du bouddhisme. J'ai agi ainsi parce que je pensais que si nous devions nous en sortir, ce serait ensemble ou ni l'un ni l'autre.

ELLE. Votre mari enquêtait-il vraiment sur les liens entre les services secrets pakistanais et Al Qaïda ?

M.P. Oui. Tous les journalistes, après le 11 septembre 2001, travaillaient sur cette piste-là. C'était logique.

ELLE. Vous aviez établi un contrat de mariage très particulier.

Entre autres, vous y aviez inscrit : « Nous ferons de notre vie une œuvre de littérature. »

M.P. Ça, c'était une idée de Danny. Chacun assis à son bureau, nous avons dressé la liste de nos desiderata ; ensuite, on les a mixés.



Daniel Pearl en janvier 2002.

ELLE. Vous faites un portrait de Daniel très émouvant, sympathique, loufoque : la mandoline, les chansons...

M.P. Quand je l'ai rencontré lors d'une soirée à Paris, je l'ai tout de suite vu comme un personnage de dessin animé. D'ailleurs, il a appris le français dans « Fluide glacial ». Il mémorisait des expressions toutes faites. Un matin, lui qui ne parlait pas encore le français m'a dit au réveil : « Tu ne vois pas que j'ai le gourdin, petite allumeuse ? » Il adorait l'humour. Et les listes. Il faisait toujours des listes, son ordinateur en est plein.

ELLE. La vidéo des derniers moments de Daniel Pearl a circulé sur le Net. Vous avez été harcelée par la presse. Quels souvenirs en gardez-vous ?

M.P. Il n'y a pas de généralités. Certains journalistes nous ont aidés pour trouver, vite, des informations. Mais notre histoire avait tous les ingrédients d'une « story », la femme enceinte, le journaliste, les terroristes, alors, évidemment, il y a eu du déchet. Et ce n'est pas inoffensif. Utiliser notre histoire pour satisfaire de bas instincts de voyeur, ça ne se

fait pas impunément. Ce n'est pas une découverte. La surprise, c'était que moi, journaliste, je sois passée de l'autre côté. Au final, je crois plus qu'avant au pouvoir du journalisme. Danny, avec son éthique, m'a beaucoup appris et le pouvoir de la presse est immense. Le tout est qu'elle ne l'oublie pas.

ELLE. L'angoisse de la perte vous hante-t-elle encore ?

M.P. L'un des aspects de la victoire, le mot est mauvais, c'est de vivre encore. Si je ne pouvais plus faire confiance aux gens, ne plus aborder le monde, ils auraient gagné. Maintenant, je sais que tout est précaire. Je peux flancher.

ELLE. Avez-vous cherché l'aide de psys ?

M.P. Très peu. Je n'ai jamais fait d'analyse. De retour en France, j'ai vu un spécialiste des traumatismes, de la violence. Une seule fois. Ce n'était pas un besoin, je n'étais pas encore dans la phase de guérison. J'ai préféré écrire ce livre. Peut-être que maintenant j'irai voir un psy.

ELLE. Que pensez-vous de l'attitude des Français ?

M.P. J'ai eu l'impression qu'ils prenaient tout cela comme un fait divers. J'ai été étonnée que le livre de Bernard-Henri Lévy (« Qui a tué Daniel Pearl ? », aux éditions Grasset) suscite autant d'intérêt. J'ai eu très peu de lettres

« L'UN DES ASPECTS DE LA VICTOIRE, LE MOT EST MAUVAIS, C'EST DE VIVRE ENCORE. SI JE NE POUVAIS PLUS FAIRE CONFIANCE AUX GENS, NE PLUS ABORDER LE MONDE, ILS AURAIENT GAGNÉ. MAINTENANT, JE SAIS QUE TOUT EST PRÉCAIRE. JE PEUX FLANCHER. »

de Français. Le gouvernement a été très solidaire et présent, mais la France est un pays étrange ; beaucoup de débats d'idées mais l'intérêt porté sur le monde m'y paraît très limité.

ELLE. Qu'allez-vous faire maintenant ?

M.P. J'ai abandonné les documentaires radio que je réalisais pour RFI (Radio France Internationale) au Pakistan, évidemment. Je vais peut-être refaire des films.

ELLE. Vous avez accouché à Paris à la clinique des Lilas, pourquoi ?

M.P. Nous avons décidé cela avec Danny. Ça nous plaisait, Paris, c'est chez moi. C'était simple, j'aimais bien l'idée qu'il y ait des gens de tous les pays.

ELLE. Vous n'avez pas assisté à l'enterrement de Daniel.

M.P. C'était trop dur et ce qui restait de Danny dans ma vie était dans mon ventre. Je n'ai pas non plus regardé la vidéo de son assassinat.

ELLE. Votre père s'est suicidé quand vous aviez 9 ans...

M.P. Oui, et j'ai perdu ma mère deux ans avant Danny. En un certain sens, on peut dire que, sur le sujet de la mort, j'avais malheureusement de l'entraînement.

INTERVIEW DE PHILIPPE TRÉTIACK